

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les lettres de François Guizot et de Dorothée de Benckendorf, princesse de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février à octobre\) : L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[351. Londres, Samedi 25 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

351. Londres, Samedi 25 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Interculturalisme](#), [Politique \(Russie\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1840-04-25

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitHier au soir, vers dix heures, après avoir renvoyé quelques Français qui étaient venus me voir, j'ai été me promener seul, à pied, dans les rues de Londres [...]

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 397/95-96

Information générales

LangueFrançais

Cote962, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

351. Londres, Samedi 25 avril 1840

8 heures

Hier soir, vers dix heures, après avoir renvoyé quelques français qui étaient venus me voir, j'ai été me promener seul à pied dans les rues de Londres. Duke street, Oxford Street, Grosvenor-square, Berkeley square, Orchard Street, Postman square. Londres est bien noir. Pas de soleil le jour ; pas de boutiques éclairées le soir. Mais peu m'importe ; quand j'ai l'esprit occupé et le cœur serein j'illumine moi-même le monde qui m'entoure. J'ai pensé à vous à Hampstead à ma fille qui va bien à mes affaires qui ne vont pas mal. J'étais rentré et couché à 11 heures.

Je me lève et je vous écris. La romance a raison.

" Et mon cœur est plutôt à toi

Que le jour n'est à ma paupière."

Il n'y a point de lieu commun en fait de tendresse. Les douces paroles éternellement répétées, sont toujours aussi vraies et aussi douces que pour le premier inventaire. Il faut que vous sachiez exactement mon langage sur vous, vous Pétersbourg (Quel horrible blasphème !). Je me mets dans la pure vérité. Nous n'avons au fond, aucune raison d'être mal avec vous. Nous pourrions en avoir d'être bien. Nous voulons comme vous, maintenir l'Europe en paix et dans son état actuel. Le jour où l'Europe se bouleverserait, de très bonnes raisons nous rapprocheraient de vous. Nous le savons et nous ne t'oublierons pas. Mais vous voulez être mal pour nous ; mal, sinon de fait, du moins de parole et de geste. Soit nous acceptons, nous serons mal aussi. En aucune occasion, nous ne chercherons à vous être agréables, ni utiles.

Nous vous embarrasserons. Nous vous déplairons. Point par goût, ni de notre choix, mais parce que vous le voulez et aussi longtemps que vous le voudrez. Ce n'est pas là à notre avis, une politique bien digne, ni bien habile. Nous ne l'avons pas faite ? Nous ne ferons rien pour en sortir. Nous attendrons en tâchant d'être mieux ailleurs. Je ne cherche point comme de raison les occasions de parler de la sorte ; mais quand elles viennent naturellement, je ne les évite pas.

Et avec les Anglais, j'ajoute que toute cette malveillance, toute cette maussaderie n'a qu'une cause, c'est que nous avons eu la fantaisie d'être un pays libre et bien gouverné, de faire en 1830 ce qu'ils ont fait eux-mêmes en 1688. On entend très bien cela ; on l'entend partout, à Guild hall comme dans les salons whigs. Les Torys eux-mêmes l'entendent très bien.

Voilà Louis qui m'apporte le menu de mon dîner du 1er mai. Nous serons 32 ou 33. Deux potages. Deux relevés de poisson. Deux de bœuf et de mouton rôti. Douze entrées. Deux flancs. Quatre rôtis, aucun très fort, douze entrémets. Deux flancs de pâtisserie. Est-ce bien ? J'ai comparé avec un menu de vous, du 22 mai 1829. Vous n'aviez que 10 entrées, 2 rôtis et 10 entremets. Mais pour 24 personnes seulement. Ma table est plus grande. Vous ai-je dit que le Roi me faisait présent du doublement de mon service de Sèvres de dessert ? Je vais ce matin visiter Westminster avec Macaulay pour Cicerone.

3 heures

Je reviens de Westminster. C'est très beau, très frappant. Toutes ces grandeurs humaines descendues au tombeau et vivant encore là sous la protection de la

grandeur divine. Elizabeth et Marie Stuart en pendant l'une à l'autre, dans deux tombeaux exactement pareils deux sœurs royales. " Le Roi, les nobles et le peuple, en signe d'hommage à William Pitt, Lord Chatham, et de reconnaissance envers la divine providence qui l'éleva au pouvoir pour que ce royaume s'élevât, sous son administration, à un degré de grandeur et de prospérité jusque là inconnu." Voilà de la gloire. J'aimerais mieux qu'il n'y eût pas tant de morts obscurs. Mais cela ne me choque pas comme beaucoup de gens. Qu'importe aux morts illustres ? Ils n'en sont pas moins apparents, moins seuls. Il n'y a pas de foule là. Les tombeaux ne se genent pas, ne se masquent pas l'un l'autre. On ne s'arrête que devant ceux qui renferment vraiment un immortel. Mais ce qui est hideux, vulgaire, puéride, barbare ce sont les figures de cire exposées ici et là dans des armoires : Nelson, Chatham, Elizabeth, Anne, Guillaume et Marie debout, les yeux ouverts sous leurs propres vêtements. Cette prétention à la réalité, ce mariage de la vie et de la mort m'ont revolté au milieu de ces tombeaux, de ces statues, purs symboles qui proclament la mort en perpétuant la mémoire et transmettent le nom aux respects de la postérité, sans livrer la personne à la curiosité de ses regards.

4 heures et demie

Bülow, Neuman, Mornay, M. Scarlett. Il faut que je vous quitte. Je n'ai pas encore écrit à Henriette, et l'heure est là. Adieu. Adieu. Je suis fâché que M. Andral ne soit pas venu à l'heure dite. Mais il viendra.

Adieu.

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur351

Date précise de la lettreSamedi 25 avril 1840

Heure8 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 19/09/2018 Dernière modification le 14/01/2020